

Joë Bousquet

**LA CONNAISSANCE
DU SOIR**

1945

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Table des matières

L'ÉPI DE LAVANDE	6
AUMÔNE DU NOIR	7
L'UNE	8
L'AUTRE.....	9
L'UNE OU L'AUTRE	11
SUITE	13
SUITE ET FIN.....	15
L'AVEUGLE DE L'AUBE	17
DUO	19
LA NUIT MÛRIT	20
CLAIRIÈRE	21
LA PUPILLE	22
PENSEFABLES & DANSEMUSES	24
LE GALANT DE NEIGE.....	25
OUVERTURE.....	25
SONGE.....	25
CHANSON DE ROUTE.....	26
DANSEMUSE.....	27
PETIT-JOUR	29
PENSEFABLE	30
REFLET	31
PENSEFABLE	31
VIEILLE FILLE	32

LA CONNAISSANCE DU SOIR	33
MON FRÈRE L'OMBRE	33
PASSER.....	35
LE DÉSHÉRITÉ	36
PASSANTE	37
LE LARGE.....	38
LENDEMAIN	39
MADRIGAL	40
CLOCHES	41
CHILD-WIFE	43
QUAND L'ÂME EUT FROID.....	45
POÈME DU SOIR	47
ILS ÉTAIENT TROIS.....	48
L'OMBRE SŒUR	49
JE N'AI QU'ELLE	50
L'INSTITUTRICE EST NOIRE	51
L'AUBAINE DES JOURS	52
LES DEUX FOSSOYEURS	53
JOUR ET NUIT.....	55
VIEILLE HISTOIRE.....	56
NOUS PASSERONS L'ESPERANCE	58
SAINT-SILENCE.....	58
ALTERA EGO	59
LE PAYS CLOS	60
EUCHERIA	61
FRILEUSES	65

LE PAPILLON GELÉ	65
CHANTELAINÉ	68
BLANCHEVOLE	70
ENVOI	72
Ce livre numérique	73

« Dans la mesure où il s'accepte, l'homme s'enfonce dans la profondeur de sa nature qui est négation. Ainsi, ne sois pas toi si tu ne veux être perdu.

« Tu sais que ce n'est pas la recherche du bonheur qui est le grand mobile des actions des hommes, mais le souhait inhérent à chacun de tes actes « Ne pas être celui que je suis. »

(BASILE SUREAU.)

à Madame Georges ROUMENS.

L'ÉPI DE LAVANDE

*Il n'a ni droite ni gauche un squelette en quête de ses os
si seulement il pouvait dire je pleure et que ce ne soit pas une
façon de parler*

On dirait que son corps est fait avec les larmes des autres

*Il est la déchéance de ce qu'il aime son cœur rien que de
battre le blesse*

*Mais il existe une femme si belle que son malheur ne le suit
pas jusqu'à sa porte c'est elle qui l'endort c'est elle qui l'éveille*

*Après quelques coups de tonnerre il a plu Il pleuvait Des
clartés enjambaient les arbres tiraient à travers l'orage des filets
pleins d'oiseaux-lyres*

*Il n'a pas reconnu le pain qu'il mangeait il n'a pas reconnu
le bruit d'une porte battant dans le noir*

J'ai su que la joie passait tous feux éteints je le lui ai dit

*Mais il dormait le souffle égal alors j'ai détourné les yeux
J'étais ici*

Ne me demande pas de vous parler de moi

AUMÔNE DU NOIR

Un homme est mort et ce n'était pas toi fuis la pensée
qu'on t'a conçu la bête noire de tes pensées Où tu seras de-
bout l'espace ne sera plus

À voix d'enfant au bord de tous les chemins tu te diras
que tu marchais et la chanson viendra d'un autre son sourire
fera sa lumière avec ce qui mourrait de revoir le jour

La fin du jour et le miroir que dans la douve elle a jeté et
cette eau morte amie du vent comme une nuit qui porte des
fers et cette morte et cette faux dans toute l'ombre où tout le
noir va s'élever d'une lueur

Tout ce qui pleure avec le noir d'un fou qui pleure sur
ses jours

Il a tout ce qu'il voit quand il ferme les yeux

Où qu'on le laisse si c'est pour toujours il a son cœur
partout conserve à l'invisible un monde inapparent

Donne-nous le bonheur donne-nous ce qui fait mépriser
le bonheur et ce que tu n'as pas donne-le nous et même le
bonheur toi le seul que la mort surprenne en train de naître

L'UNE

Longtemps on l'aura prise pour une autre

Celle dont la parole sera pure invention étant la vie même

Elle entrera par son corps dans la douceur de contenir l'univers entier et sans que le temps s'éveille sans que l'espace frémissse

Une femme la folle de sa voix qui sera la lampe de tous les ruisseaux

Depuis longtemps ils auraient dû annoncer sa venue mais leur parole n'avait fait le tour que de leur voix de leurs yeux et la terre évoluait dans l'espace enveloppée d'un vent auquel le langage des hommes n'était pas intérieur

Je la regarde avec toute ma chair à chaque instant

Mes regards la chassaient de mon amour mes yeux de sel l'avaient ôtée de devant moi

Ombrine la reine et l'ennemie de la musique

Une belle en velours dont mes soupirs me séparent

Et la sœur de la mort qui me viendra de moi

L'AUTRE

**Pur profil qui t'es glissé dans ce monde entre deux sourires
toi le nom de ma douceur de ma violence**

Dans ton regard le visage qui est le secret de ton visage

**Quand je t'attends depuis toujours mon bel enfant aux yeux
de femme**

**Qu'en toi j'espère avec tes mots et que toutes les paroles
du monde sont contre nous**

**... Et d'autres lèvres comme une image du silence sous
ces lèvres que tu as de la même chair que mon cœur de la
même couleur que ce qu'on ne peut voir**

**Si je pouvais te faire mienne à force de te trouver belle
et me livrer en toi à l'homme que je suis**

**Et me blesser en te frappant abolir quelque chose de moi
que je ne peux tuer que dans l'enfant que j'aime**

**Un autre temps commencerait dans ces mots trop clairs
pour être compris**

**Va demeure l'horreur du sommeil dans le songe cette
peur de mes yeux de se fermer sur moi**

**J'apprends à te parler de tout ce qui me brise à te dé-
truire au nom de tout ce qui me lie**

L'UNE OU L'AUTRE

La lampe de la chambre à travers les vitres de la porte
avait regardé tout le soir la triste lampe de tous les vents

Une voix voulait atteindre on ne sait quoi en elle-même
et soudain hors de toutes paroles

Domine son amour comme s'il n'y avait autour d'elle
qu'un ciel vivant où le moindre geste tirerait des larmes de
tout

Mais où donc est l'espace qui lirait l'exil dans les larmes

Une eau chuchote La dernière parole raisonnable est
pour dire qu'on a fait mourir la raison

S'ouvrant à travers toi un regard pénètre tes yeux dés-
habille ta chair de celui que tu es

Ta bouche dans la nuit blanche d'un sourire ta face tous
les gages de ta pensée

Visage descellé aux mains de tes secrets pluie d'argent
où boire au silence

Un frère pâle à travers le bonheur regardait tristement la route du bonheur Ton cœur a pris toute sa peine ses yeux prendront toute sa vie

Qu'auras-tu fait toi qui voulus à ton innocence d'avant les jours ouvrir avec tes mains toute l'étendue du désir

SUITE

Vois la brûlure que fait en ce monde l'instant d'avant les choses tu es la pensée de cet instant et sa chair hélas

Il n'y aura plus jamais de place pour toi entre la folie de l'oubli et la folie de toutes les flammes

Courage va Tu as planté la hache les heures sont tes prisonnières Déjà quand c'est le soir et que l'air change de couleur tu regardes en te penchant à droite à gauche comme un piéton à travers les arbres d'un pays inconnu tu fais tourner les yeux avec les derniers feux du jour tu marches tantôt doucement tantôt vite comme si tu suivais quelqu'un

À force de trouver partout la tristesse tu n'auras plus qu'elle à quitter quand le moment sera venu Une chanson est dans le jour tu ne sais plus si c'est le vent ou bien la peur du vent d'ici tu ne sais plus quand elle t'éveille si ce cœur c'est ta vie ou bien si c'est ta peine

**Tu as deviné dans tous les cœurs un peu de la tristesse
que personne ne connaît comme toi Et c'est toute ta force en
ce monde d'avoir les mains fermées sur ce qui nous ferait
peut-être mourir**

SUITE ET FIN

**Sous les oliviers mille roses bleues dansant sur du soleil
une image de l'eau dans une image du vent**

**La joie vient la joie s'en va sans parler d'elle une pensée
de tous les jours m'apprend qu'elle était là**

**Beau soir d'automne La transparence et la fraîcheur sont
les aveugles d'une mer claire**

Qui se dirige avec les mains

**Le silence comme la pureté d'un monde où il n'y aurait
de vie que pour aimer la mienne**

**La forme qui s'impose à ce que j'écris afin que ma dou-
leur n'y reconnaisse plus ses voies**

**Où ai-je pris ce qui m'attache Que je le rende plutôt bri-
ser ce qui fut mien que d'en laisser le poids dans un cœur qui
cesse de battre Me voici mais comme une pure volonté de ne
pas souiller le silence Ma place est dans le noir où je dois ar-
river sans fardeau sans chagrin J'aurai tout dit Et personne
dans ce coin pour distinguer mes mains de mon visage**

Tout est si clair dans la chute du ciel que le tic-tac du temps n'y fait qu'un avec la vie

L'eau tendre et l'air couleur d'eau dans le froid tout proche mais qui n'est encore que l'odeur de marbre de l'hiver

Voyez comme il fait noir tout d'un coup

Il faut que la nuit soit venue quand nos regards étaient ailleurs Mais un peu de jour s'efface au bout de chaque branche

La nuit attend toujours la nuit tenez vos yeux ouverts on y voit assez bien quand un homme peut dire il fait nuit

Nous n'en étions qu'au prélude d'un chant trop triste pour être entendu Une femme avait dit c'est la saison des roses blanches

Une voix répondait la lune fait un chemin dans la mer qui retourne au silence

Une chauve-souris une étoile filante une main qui tremblait

L'AVEUGLE DE L'AUBE

Beau monde où la lumière est la parabole du don de chair
Pensée du monde où je passe enveloppé de ce qui pense
Tout s'oublie le réel est ce qu'on ne peut oublier

Il ne voulait qu'éveiller tout entre ses bras grandir dans
ce qui le liait à son vœu Les images ont fait la lumière plus
seule et le vent et les jours

Je ne suis presque rien je suis ce qui me perd

Tombe pour devenir la main qui te retient l'homme naît
de rêver qu'il ne se connaît pas Une femme est passée elle
devient son rêve

Rend à l'homme une chair en se prenant pour lui

La nuit a froid Il est le jour d'avant ses yeux où son re-
gard fut son asile l'amour de son amour durera sans le voir

Sous tant de chants la même étreinte avec l'oubli la
même absence Il est ce qui la voit comme un espoir dont ce
qu'il vit serait l'épreuve

Ton être a choisi ton malheur pour demeurer en toi

L'amour s'unit à ton amour t'écrase avec ce que tu es
s'emplit d'un espoir d'outre-tombe

Qui t'enterre en se déterrant

Le son des cloches et l'aurore et l'oiseau du froid dans
ton souffle entre les ailes de ton souffle et qu'il soit plus près
de toi que ton cœur

Ce que l'aurore a traversé entre les feuilles et les eaux
tous les fantômes des caresses quand mon regard devient la
chair de ce qu'il aime et que rien ne lui ment

Mon cœur est enterré dans ce qui les éloigne comme il a
sa prison dans ce qui lie mes jours Femme je crie vers toi à
travers ce qui passe pour que mon corps soit mon secret
comme le tien

DUO

**Au fond de mes yeux mon visage
comme le pain de ce qu'il aime
un diamant dans la lumière
où sa profondeur l'a plongé**

**Amour partagé le silence
où mon regard trop grand pour moi
attend que mon corps se balance
dans les mains libres de mon cœur**

LA NUIT MÛRIT

à Jean Paulhan.

En cherchant mon cœur dans le noir
mes yeux cristal de ce que j'aime
s'entourent de moi sans me voir

Mais leur ténèbre est l'amour même
où toute onde épousant sa nuit
dans mes jours se forge un sourire

Afin qu'aux traits où je le suis
Sa transparence ait pour empire
Mon corps en soi-même introduit

CLAIRIÈRE

Il bouge un miroir où s'ouvrent des paupières
c'est l'absence sur l'eau de ton visage
la ballade de son sourire où l'aube t'envoie
née du tremblement d'une étoile qui mourut de
revoir le jour

Ton corps se voit dans le noir
moins d'ombre est dans la nuit
que dans mes yeux où tu te lèves

toi de mon nom où tu te caches
toi de ta voix tout ce qu'on a su de ton cœur
et plus vivante pour le soleil que pour les jours

Éclair où se poursuit la ronde du matin
c'est l'hirondelle elle est blanche
Noir passant qu'en sais-tu
Si son ombre l'attache à la rose des neiges
Où jamais le jour ne se pose
depuis qu'il a vu naître et en mourir l'amour

LA PUPILLE

Transparente un regard l'efface une larme la retient Elle se montre le soir l'embrasse sans la voir il a le poids de ses paupières

Dans une chambre Louis XVI que la pupille a tricotée blanche et plus haute que le naufrage les mers affleurent la coupure des miroirs un voilier les confond dans le jour qui l'efface

Le bois des panneaux frise et fleurit s'ovalise la reflète sans toucher le bord des jardins qu'elle éclôt

Si petite et tirant le fil d'un panier à ouvrage plus grand que la maison

C'est ta pupille La chair d'avant le sang s'est fermée hors du soir Le beau temps tremble sur elle où ton regard répand qu'il ne fait noir qu'en tes eaux closes De la pluie aux moissons tout ce qui la respire illimité ta peur de la nuit que tu es

Dans les ténèbres issues du temps cours jusqu'à l'effleurer sur l'herbe folle de la nuit incomparable Franchis l'ombre qui est ton ombre Où la pupille rit c'est le printemps Elle s'incline et tu es le nid d'une hirondelle qui l'entr'ouvre

Un soc s'est aiguisé à la lumière que tu sèmes et il te viole avec tes yeux

Amande glacée d'une enfance où la nuit détaille comme un chat noir

Offrant ta chair en partage à ta pâleur que l'ombre coupe

Elle goûte son nom sur un gâteau de roi où dure elle est entrée avec les dimensions d'une fève

Aile du noir pupille de la nuit vorace la Blanche par Amour comme l'herbe au vent et la nuit fleurie est la seule semaille qui ne noircisse pas au soleil

**PENSEFABLES
&
DANSEMUSES**

*À cette ronde d'enfants
Que tant de peine a suivie
Vous n'étiez vous qu'en passant
Chansons qui fûtes ma vie*

*Vous dont je fus la clarté
Beaux jours courbés sous leur ombre
J'ai vécu de vous compter
Je mourrai de votre nombre*

*Possédant ce que je suis
Je saurai sur toutes choses
Que la chambre où je grandis
Dans mon cœur était enclose*

LE GALANT DE NEIGE

Même un désir menteur de son deuil se chagrine
L'instant qui n'a pu naître est pleuré dans tes jours
– Ou ta chair trompait-elle un tourment d'orpheline
Au néant maternel d'un amour sans amour

OUVERTURE

Je vous aimais avec mes yeux
Mon amour en aimait une autre
Que me reste-t-il de vous deux

SONGE

La fougère attriste un baiser
Qui perd sur elle un nom de fleur
Dans la péniche est son cercueil
Lent sur l'eau meuble qui transporte
Beaucoup de vivants pour un mort

CHANSON DE ROUTE

**Il fait beau sur les chemins
Et les filles ont des ailes
Pour sauver jusqu'à demain
Ce qu'on ose attendre d'elles**

**Prenant lundi pour mardi
Comme un oiseau les éveille
La plus gentille s'est dit
Qu'il lui tardait d'être vieille**

**Nul amour n'aura chanté
Sans mourir de son murmure
Qu'on n'est plus d'avoir été
Le frisson de ce qui dure**

**Tout ce qu'on laisse en chemin
Se souvient avec ses ailes
Qu'à l'amour sans lendemain
Le cours de l'onde est fidèle**

DANSEMUSE

Il s'en faut d'une parole
Qu'elle ait l'âme comme avant
Elle court où les jours volent
Elle est née avec le vent

Ses lèvres chantent pour elle
Tous les oiseaux du couchant
Brûlent ensemble leurs ailes
À ce qui luit dans ses chants

Les heures suivent son ombre
Elle les voit dans les fleurs
Ne devinant qu'à leur nombre
Qu'elle était tout dans leur cœur

Elle est grise et se dit folle
Et danse à fermer les yeux
Un cœur bat dans ses paroles
Nul ne sait où sont ses cieux

Comme un astre dans ses branches
Sa candeur étreint les soirs
Dont elle est la rose blanche
Il faut l'aimer pour la voir

Une larme la ramène
À la lumière des jours
Où l'homme instruit de ses peines
L'enfant qu'elle est pour toujours

Et dans le vent qui chemine
C'est la nuit blanche des pleurs
Dont la lumière orpheline
A vu le jour dans le cœur

PETIT-JOUR

**Pour fermer les yeux du rêve en allé
Dont elle est la sœur aux paupières closes
Une rose est née au nid d'une rose
Il n'est plus de nuit pour l'ombre qu'elle est**

**Une voix se brise et chantant quand même
Tant qu'elle a des pleurs pour toucher le jour
Apprend aux mortels que le temps est court
Pour suffire au vœu d'aimer ce qu'on aime**

**Quand il a quitté le bord des miroirs
Pour donner les fleurs aux mains qui les cueillent
L'arc-en-ciel saisit dans la nuit des feuilles
le chanteur tombé d'un vol d'oiseaux noirs**

PENSEFABLE

Survivis au jour il est une heure
Où la lampe est pleine de fleurs

– Si mes peines sont ce qui pleure
Amour c'est de moi que je meurs

Les beaux jours sont morts sous le nombre
Des baisers tombés de tes mains

– La vie a vécu l'homme est l'ombre
De celui qu'il sera demain

Les chants dont la fin s'est perdue
Parlant entre eux du vent qui dort
Dans l'âme où la nuit est venue
Ont porté le temps comme un mort

Mais le cœur où la nuit s'éveille
Voit survivre aux jours un ciel noir
Dont ta peine est la sœur vermeille
Et l'oubli de toi le miroir

REFLET

Une mer bouge autour du monde
L'arbre et son ombre en sont venus
Ravir à des doigts inconnus
La faux qui luit dans l'eau profonde

PENSEFABLE

Le ciel est un songe innocent
Qui meurt des clartés qu'il s'ajoute
Quand le soleil jaunit la route
Dont il est le dernier passant

À force de rire avec elle
L'espoir nous a pris la raison
Dans la nuit qui sort des maisons
Nos étoiles battent des ailes

La terre s'ouvre et sent le pain
Quand la mort des feuilles l'embaume
Le vent ne sait où vont les hommes
Et conte aux ailes de moulins

Que sous des iris d'azur sombre
La mort a caché les yeux noirs
Où chaque larme est le miroir
D'un monde trop lourd pour des ombres

VIEILLE FILLE

**Il était une vieille fille
Qui sur sa robe de papier
Transportait des oiseaux des îles
Et des archipels par milliers**

**Les flots agitant leurs mirages
D'un cœur qui pleure à se briser
Défont des roses d'un autre âge
Sur son sein criblé de baisers**

LA CONNAISSANCE DU SOIR

MON FRÈRE L'OMBRE

Avec ses souliers de pierre
Qu'il tenait à chaque main
Le portier du cimetière
A fait danser le chemin

Avec ses sabots de cendre
Sur les lèvres d'un amant
Le sonneur est venu prendre
Ce qu'il disait en dormant

L'absence aux souliers de feuilles
Donne son cœur pour toujours
Au seul galant qui la veille
Le vent qui change les jours

La vieille aux souliers de paille
Hisse un fagot sur ses reins
Et dans une ombre à sa taille
Porte la lune à la main

La nuit tous les pas se mêlent
Ce qui nous mène est perdu
L'air est bleu de tourterelles
Le ciel le vent se sont tus

Et pareil à la colombe
Qui meurt sans toucher le sol
Entre l'absence et la tombe
L'oubli referme son vol

Mais il survit du murmure
Où tout se berce en mourant
L'amour des choses qui dure
Au cœur d'un mort qui m'attend

PASSER

Enfance qui fus dans l'espace
Un vol poursuivi jusqu'au soir
J'appelle ton ombre à voix basse
Avec la peur de te revoir

Sœur en deuil de tes robes claires
Ta fuite est l'oiseau bleu des jours
Que de son chant fait la lumière
Des gestes rêvés par l'amour

C'est par ton charme qu'une fille
D'un corps ébauché dans les cieux
A formé la larme des villes
Qui s'illuminent dans ses yeux

Et ce fut ton âme de rendre
Mon doute plus que moi vivant
Passerose aux ailes de cendre
Qui m'ouvrais ton cœur dans le vent

LE DÉSHÉRITÉ

**On voit à peine son visage
Les malheureux n'ont l'air de rien
Son père dit qu'il n'a plus d'âge
Sa mère dit je l'aimais bien**

**Des jours brisés qu'il se rappelle
Il n'est pas sûr qu'il ait souffert
Tant sa douleur est naturelle
Son sourire est mort l'autre hiver**

**Il pleut des jours le jour en pleure
L'avril périt de ses parfums
Et comme lui les regrets meurent
Sait-on d'un mort s'il fut quelqu'un**

**Ils iront le voir à l'asile
Il a des frères il a des sœurs
Jouer aux sous dans sa sébile
Nul ne peut rien à son malheur**

**S'il a vécu comme personne
Souvenez-vous par charité
Qu'un monstre attend qu'on lui pardonne
L'affreux bonheur d'avoir été**

PASSANTE

Elle a promené dans les villes
Le pas qui tremblait sur les eaux
Une chanson la déshabille
Son silence est né d'un oiseau

Elle illumine la lumière
Comme l'étoile du matin
Quand tout le ciel est sa paupière
Embellit le jour qui l'éteint

Mais l'astre d'où le ciel s'envole
Sait-il où nos vœux sont allés
Quand mon cœur bercé de paroles
Se meurt de la chanson qu'il est

Quel mal trouvait-elle à me plaire
Qu'un aveu me l'ôte si tôt
Mouillant ses regards de sorcière
Des pleurs qu'il a pris au ruisseau

Hélas ne pleurez point madame
Si j'ai mes jolis soins perdu
Près d'un enfant aux yeux de femme
Qui joue à l'amant qui n'est plus

LE LARGE

Ce n'est pas son nom qui le grise
Mais qu'il soit murmuré tout bas
Le secret d'un cœur qui se brise
Dans des voix qu'il ne connaît pas

Quand toute plainte lui révèle
De quoi sa peine avait pleuré
L'homme entend son cœur qui l'appelle
Dans les voix qui l'ont ignoré

Ainsi chaque étoile voit-elle
La nuit des sommets s'accomplir
En formant dans la nuit des ailes
Le bruit que quelqu'un va venir

Lui son mal est la pitié même
Ce qu'il est s'efface à son tour
Et pour lui rendre ce qu'il aime
Retourne à la pitié du jour

LENDEMAIN

Le lendemain de l'amour
Bonheurs formés de paroles
Ne croyez pas qu'il fait jour
Parce qu'une ombre vous frôle

C'est l'amour sans lendemain
Versant le ciel sous ses ailes
Dans un baiser de ses mains
Qu'une chanson vous rappelle

L'amour poursuit sa clarté
Sur le pré noir des eaux pures
Où son regard s'est prêté
Aux trahisons du murmure

Les pleurs lui parlent plus bas
D'un mal que la vie endure
En s'enfermant dans les pas
Dont elle était l'aventure

Dans la voix à qui les pleurs
Font porter le poids de l'âme
Une ombre écarte des fleurs
Et lit le nom d'une femme

Et sur ses lèvres de sœur
Le chant s'éloigne et fiance
Ce qui s'est tu dans le cœur
A ses moissons de silences

MADRIGAL

Du temps qu'on l'aimait lasse d'elle-même
Elle avait juré d'être cet amour
Elle en fut le charme et lui le poème
La terre est légère aux serments d'un jour

Le vent pleurait les oiseaux de passage
Berçant les mers sur ses ailes de sel
Je prends l'étoile avec un beau nuage
Quand la page blanche a bu tout le ciel

Dans l'air qui fleurit de l'entendre rire
Marche un vieux cheval couleur de chemin
Connais à son pas la mort qui m'inspire
Et qui vient sans moi demander sa main

CLOCHES

J'ai quitté mon nid de pierres
Sur un bel oiseau d'airain
Vos douleurs me sont légères
Je suis la mort des marins

J'apprends la tendresse aux hommes
Que j'étreins sans les briser
Je suis l'amour d'un fantôme
Qui se souvient d'un baiser

L'hiver conduit mon cortège
Et pour singer ses façons
J'ai mis ma robe de neige
Je suis la mort des chansons

Les cœurs d'amants pour nous suivre
Ôtant leurs manteaux de rois
Prennent des robes de givre
Les morts habitent le froid

Dans un haut grenier de pierres
Où la lune nous attend
Au galant que je préfère
Je souris avec les dents

Les baisers que je lui donne
Sont muets comme les lys
Dont la pâleur l'emprisonne
Au fond des jours abolis

Cloches d'or cloches de terre
Sonnez en vain dans le sang
J'ai des ciseaux de lumière
Je suis l'oubli des absents

J'ai semé sur votre face
Les iris couleur de temps
Qu'avec mes ciseaux de glace
Mes mains coupent dans le vent

La fleur sans ombre des larmes
A fait s'ouvrir dans les cieux
Au jour qui jette ses armes
Un ciel plus froid que vos yeux

Ainsi j'efface une voile
Et rends au vent sa pâleur
Qui pleure avec les étoiles
Dont elle effeuille le cœur

CHILD-WIFE

Aux yeux de faïence
Des jolis joujoux
Naît l'amour d'enfance
Qui finit sans nous

Dans les yeux de brume
Des fantômes noirs
Tout ce que nous fûmes
Est mort sans nous voir

Mais l'azur qui sombre
Sous le poids d'un lys
Abandonne aux ombres
D'effacer l'oubli

Et ses pleurs fiancent
Le ciel qu'il n'est plus
Aux yeux en enfance
Des jours jamais vus

Que ma peine est lente
À suivre sans moi
Les joujoux qui chantent
Mon cœur d'autrefois

L'heure de rosée
Qui fut tout l'amour
De leur voix brisée
Dans mes chants d'un jour

Quand les froids emmènent
Les enfants qu'ils sont
Ils ont de la peine
À porter leurs noms

Si lourds de leur âme
Qu'elle accroît des cieux
Le flot noir qui rame
Au cœur de leurs yeux

Quand les jours se lassent
Des joujoux salis
Leurs yeux noirs s'effacent
Sous des yeux d'oubli

Dans un vol d'abeille
Sous les ors muets
Des maisons qui veillent
S'en vont les jouets

Sous nos pleurs d'un heure
Payer d'un gros sou
Les enfants qui meurent
De nos chants de fous

QUAND L'ÂME EUT FROID

Mon cœur ouvert de toutes parts
Et l'effroi du jour que je pleure
D'un mal sans fin mourant trop tard
Je ne fus rien que par hasard
Priez qu'on m'enterre sur l'heure

On reverra dans le brouillard
Avec ses maux et ses années
Le roi qu'il fut dans la fumée
D'un feu qui n'était nulle part
Sa mère avait des yeux d'eau vive
Il reviendra dans le brouillard
Le cœur ouvert par trois poignards
Vidé par les lunes oisives

Mais les ans passent sans nous voir
L'aube naît d'une ombre où l'on pleure
De quoi voulez-vous que l'on meure
La nuit ne sait pas qu'il fait noir
Tout est passé pour nous revoir
Nos pas reviennent nous attendre
On rouvre la classe du soir
Où l'on attend le roi des cendres

J'ai cru le voir dans un miroir
Qui m'est resté de mon enfance
Un chant de source était devant
Qui m'a bercé jusqu'au silence

Et je le suis jusqu'à l'absence
Mon corps s'ouvrant à tous les vents
A bu le froid dans l'eau d'argent
D'un cœur noir qu'il est las d'entendre

Tout est trop beau pour être vu
Un amour plus grand que l'espace
Ferme les yeux qui ne voient plus
Et l'ombre que sa forme efface
Mendiant son pas mendiant sa place
Au jour mort d'un rêve pareil
Dira des ombres qui la suivent
Ma vie avait des yeux d'eau vive
Passé prête-moi ton sommeil

POÈME DU SOIR

Sur une couche pâmée
L'éclair qu'efface un instant
Met sa robe de fumée
Pour suivre au large le vent

Sur des terres sans mémoire
Chaque pied a son soulier
L'aile est blanche l'aile est noire
Le jour n'est lui qu'à moitié

Sur un manège de cendres
Où l'homme n'est que ses pas
Le cœur a battu pour surprendre
Ce qu'un regard ne voit pas

C'est l'espoir qu'un monde à naître
De notre ombre ait fait le noir
Et nous riant aux fenêtres
N'ait que nos yeux pour se voir

Sous des quatrains qu'elle inspire
Aux jours qui doutent de toi
La vie a ses dents pour sourire
De ce qui fut une fois

ILS ÉTAIENT TROIS

**Le bossu qui s'étirole
Entre les couples du bal
Se dira fils de la folle
Qui s'est tuée à cheval**

**Cousins issus de germaines
Le brasseur de cheveux blancs
Prendra pour mère Mitaine
Celle qui pleure en dormant**

**Pour en mourir le troisième
Se fera des yeux d'enfant
Et lui que personne n'aime
Nommera l'ombre maman**

**Mûrs tous les trois pour la guerre
Dans un bateau de sapin
Ils remontent la rivière
En se tenant par la main**

**Chantent les fous c'est ma fête
Tout est moins pâle sous l'eau
Sifflez les chiens alouettes
Nous sommes trois de nouveau**

L'OMBRE SŒUR

Entre à la nuit sans rivages
Si tu n'es toi qu'en passant
L'oubli rendra ton visage
Au cœur d'où rien n'est absent

Ton silence né d'une ombre
Qui l'accroît de tout le ciel
Éclôt l'amour où tu sombres
Aux bras d'un double éternel

Et t'annulant sous ses voiles
Pris à la nuit d'une fleur
Donne des yeux à l'étoile
Dont ton fantôme est le cœur

JE N'AI QU'ELLE

**Je n'ai pas su la reconnaître
Mais ses yeux ont lu dans ma main
Que mon malheur m'avait vu naître
Pour son amour qui fut le mien**

**Dans les peurs qui font peur aux rêves
Entrée avec moi sans me voir
De ses doigts où le jour se lève
Elle a mis le froid d'un miroir**

**Le nom qui lui fit un visage
En se découvrant dans ma voix
Inspire un air d'avant son âge
Aux chants qu'elle achève sans moi**

**Toujours la même et je n'ai qu'elle
Avec ses yeux couleur de temps
Qu'un monde à son ombre fidèle
Éclaire à ses flammes d'antan**

**Regards l'histoire d'une rose
Quand mêlés aux jours qu'ils ont vus
L'oubli veut qu'ensemble ils se posent
Au ciel où les cieux ne sont plus**

L'INSTITUTRICE EST NOIRE

**La voix qu'on n'entend plus meurt douze fois la même
C'est le nombre des fleurs qui s'ouvrent pour le jour
Il fera nuit sur la treizième
Qui monte en se cachant appeler son amour**

**Les heures ne sont qu'une au chant qui les écoute
On retourne vivant aux mots qu'elles ont tus
Nos jours approfondis des ombres qu'ils s'ajoutent
Ont fait l'aube où nos yeux ne nous connaissent plus**

**Ce qui te fuit te jette à ton propre sillage
Où tu dépasseras tes songes dans le noir
À ton regard fermé la nuit même est l'image
Où se défait ton cœur qui s'ouvre pour savoir**

L'AUBAINE DES JOURS

Je sais un rosier où s'ouvre une rose
Il n'est plus de nuit pour l'ombre qu'elle est
D'un parterre errant de lumières closes
Où vibrait l'essaim des jours écoulés

Nul feu dans le noir que le ciel ne l'ait
Avec mon amour mort à tant de choses
Contraint de filer aux vœux envolés
Le linceul d'un pleur où s'ouvre une rose

Aube d'une vie étrangère aux jours
L'oubli des hasards morts de notre amour
Éclôt dans la fleur les mains qui la serrent

Et cueillant sans moi la rose des nuits
Une sœur de cendre en quittant nos terres
Rend leur corps lunaire aux morts que je suis

LES DEUX FOSSOYEURS

Mon nom n'est pas sur ma porte
Mais chacun sait mon métier
Je prends du sable aux mers mortes
Et des clous à vos souliers

– Prête-moi tes gants de laine
Pour ferrer mon cheval noir
Je suis l'époux d'une reine
Qui m'a fait roi sans me voir

– Dans un chantier sous la terre
J'ai mes outils d'emballeur
Et vends à l'homme des pierres
Qu'il me paye avec des fleurs

– Dis-moi tes noms que je donne
La nuit aux ombres qu'ils sont
Et que Dieu leur taille un trône
Dans le poids de ta maison

– Mon parrain passait du sable
« Quel est-il » on l'appelait
Il ajustait ses semblables
À de grands trous qu'il taillait

Et les voyant dans leur cendre
Entrer sur les pas d'autrui

**Il leur donnait à comprendre
Ce que je chante aujourd'hui**

**– J'écris mon nom sur ta bière
Où repose on ne sait qui
Un homme n'est que son frère
Puisque son frère c'est lui**

JOUR ET NUIT

**Aux membres d'un oiseau de bois
Cloués par leurs ailes immenses
Les jours à leurs nuits mis en croix
Accroissent d'un nom le silence**

**Et passant sur lui sans le voir
Font des yeux plus grands que la vie
À l'amant qui meurt de savoir
Comment on meurt d'être jolie**

**Les jours que défirent leurs fleurs
Pour joncher la chair sous leur nombre
Se sont joints au ciel dans le cœur
Où s'ouvrent les ailes de l'ombre**

**Quand se dénudant sous les eaux
Que sa transparence a voilées
Le matin qui naît les yeux clos
Pâlit d'une étoile envolée**

**La croix défermant l'horizon
Entend dans des voix qui s'appellent
Deux noms éclore une chanson
Où l'aube rit d'une hirondelle**

VIEILLE HISTOIRE

Dis-moi ma commère
Qu'as-tu fait du drap
Qui couvrait la terre
Des champs que voilà
– Pendant la prière
Un rat l'a rongé
– Défends-toi la mère
D'un soupçon que j'ai
Après ta prière
Qu'as-tu fait du rat
– Le curé dira
Qu'à son nez compère
Le chat l'a croqué
– Mort au défroqué
Qui te fit sorcière
S'il ne rend le chat
– Quand tu n'es pas là
Tous les oiseaux chantent
Que le lait l'a bu
Monte que tu mentes
Le jour est venu
En habit de brume
Dire aux oiselets
Qu'a-t-on fait du lait
– Il est dans l'écume
De la mer qu'on voit
Tendre au jour qui chante
Son manteau de roi

Vente qui t'évente
Quand sur trois béliers
Hauts comme la nue
Vont trois cavaliers
Aux lances fourchues
Qui de noir armés
Par la route rose
Pleurent sur les choses
Qui les ont charmés
Depuis tant d'années
Qu'aux astres éteints
De leurs mains fanées
Sombrent les matins
Et le chant qui clame
À voix de malheur
Que le jour est femme
Et que l'homme en meurt

NOUS PASSERONS L'ESPERANCE

SAINT-SILENCE

L'avenir qui tremblait d'avoir couru sur elle
n'ayant su m'exaucer sans renverser mes jours
j'écris sur le collier de notre chien fidèle
que chez nous le hasard est mort de mon amour

Rue où l'homme se perd d'entendre ce qu'il voit
quelqu'un avait frappé la mort m'ouvrant la porte
voulut qu'entre mes pas le vent cueilli pour toi
fit à mes vers ce don que nul écho n'emporte
d'un cœur qui se fermait pour écouter ta voix

ALTERA EGO

L'iris de ton regard descendu sur ta face
pour revenir à lui s'est parcouru sur toi
mais au cœur de tes yeux expirait son espace
dont l'astre le plus bas s'éclipsait dans ta voix

Le vent seul arbre à fleur de la nuit étendue
lourd du songe où tu vis ce qui fut une fois
aveugle en se berçant de t'avoir parcourue
l'arène où tu deviens l'ombre de ce qui voit

Enfant d'un mont d'azur qui rend ta fin visible
quand ton regard errant s'entoure au loin de toi
tes yeux frôlent les pics d'un astre inaccessible
dont une étoile-sœur s'envole entre tes doigts

Le regard suit un chant dont la voix désespère
et facile au couchant que sa grâce abolit
désarme sous les eaux le reflet solitaire
d'un jour qui lui prit l'ombre en penchant vers l'oubli

Le monde dort ce qui s'endort porte le monde
les passants ont chassé l'aveugle de la voix
tout ce qui fit la nuit est la fable de l'onde
et ce qu'on fut jamais pense dans ce qui voit

Regarde ton regard chaviré dans ta face
n'a pas trouvé tes yeux en se levant sur toi
mais un double vitrail clos sur un autre espace
dont un astre plus lent s'éteignait dans ta voix

LE PAYS CLOS

Ne maudis pas ces jours dont la rigueur t'assiste
ni le mal qui te broie aux redites d'un cœur
ils aimaient comme toi l'enfant qu'un frère triste
suivit d'un œil pesant tout le long du bonheur

Il craint l'aube son vol de chauves-souris blanches
la peur de naître dure et l'attend dans le noir
aucun vivant ne sait quels soins tendres se penchent
dans le songe sans yeux qui l'endort pour le voir

Tu soulevais le ciel sur l'espoir d'une voile
et plus léger qu'un saule à la nuit qu'il parcourt
charmais d'un seul regard les siècles d'une étoile
qui buvait dans tes yeux la naissance des jours

Tu vivras d'une fin venue avant son heure
et des jours abolis en rêvant de vous deux
qui sentent dans l'air rouge où les misères meurent
leurs pleurs se détacher d'un cœur fermé sur eux

EUCHERIA

I

Tous les ciels inconnus s'affrontent dans ta face
leur lumière abîmée entre tes yeux et toi
t'a donné ce regard clos sur un autre espace
dont un astre plus lent s'est éteint dans ta voix

Dans toute rose où l'aube ait pleuré l'étendue
élevant l'ombre où tu vois tout sauf ce qui voit
ta chair seul arbre à fleurs des bords qui t'ont perdue
cloue un frisson de lune à sa nuit mise en croix

Est-elle le regard de l'ombre sans visage
quand le noir fait sa ronde aux doutes de la nuit
n'aveuglant qu'en pensée à ses flots de passage
mon amour absorbé dans l'ombre qui te suit

II

Le jour que son odeur endort sous tes flancs roses
se cueillant dans tes yeux qui s'ouvrent sans te voir
de son rouet de soie enroule à ta nuit close
la terre où toute nuit n'est que l'œuvre d'un soir

III

Dans l'ombre est un passeur d'absences embaumées
il cueille entre tes doigts le jour qui fut tes yeux
et comme au creux d'un lis sa blancheur consumée
abîme au fil des soirs un ciel trop grand pour eux

Il fait noir quand l'oiseau dont tes yeux désespèrent
t'habillant de son vol où le ciel s'abolit
t'agite comme une eau que son cours désaltère
d'un nom qui peuple l'ombre en rêvant de l'oubli

Bien peu de lune a fait ce bouquet de paupières
et qui n'est cette cendre et ce monde effacé
quand ses poings de dormeur portent toute la terre
où l'amour ni la nuit n'ont jamais commencé

IV

Sombrée aux jours rompus d'une cloche sans âge
s'ouvrant dans chaque arbuste au fauve d'un parfum
la nuit qui rejoint l'eau close des visages
est son ombre pour tous mais toute dans chacun

Une sœur te cherchant de ses mains sous la terre
se plaint dans ton cœur plus léger que tes yeux
les mots qui t'effeuillaient ont ouvert ses paupières
sur la flore où l'exil n'a qu'un nom pour vous deux

V

Immobile une femme enferme une statue
Vivante elle est la tour de sa propre prison
son ombre ne voit qu'elle et les nuits l'ont perdue
en noyant dans ses yeux les songes qui les font

Si ce n'est pas l'effroi qui t'arrête aux vitrines
et te fait ce visage où ta pâleur te voit
c'est ta sœur souterraine incantant l'aubépine
des fronts que ce qui meurt modèle entre ses doigts

Tu vas seule où le noir cache un enfant qui pleure
et tremblant de choisir entre son ombre et lui
agrandiras son cœur d'un amour dont il meure
et le rende à tes bras sans le prendre à la nuit

De ses yeux il renaît grandit dans ce qu'il aime
son rêve accroît la nuit dont ton sang fait le tour
ou leurré de chagrins moins réels que lui-même
l'efface dans un monde éteint depuis toujours

Mais au gré d'une eau vague où des larmes s'entêtent
chaque jour qu'il devêt du baiser maternel
assemble sans le voir les roses de sa fête
sur les flots dont il n'est que le sable ou le sel

Il naquit aux beaux jours qui mourront de son ombre
ce n'est jamais le soir pour la sœur qui l'attend
elle est tout dans ses yeux où les mers mêmes sombrent
et ce qui fait la nuit s'éclaire en la suivant

VI

Un chant naît pour te voir d'une étoile expirée
il te vêt d'une vague où l'espace aveuglé
allumant sous les eaux sa torche à la marée
rouvre au spectre du noir des cryptes de reflets

L'enfance à ce qui pense avouant ses pensées
a fait avec la nuit le tour de la maison
quand le vent l'olivier changeant de mariée
dans le cristal le chant du coq a mis le plomb

L'aube apprend de l'amour son nom qui toujours tremble
et lui cachant sur quelles mers elle a dormi
monte aux yeux désolés qui la cherchent ensemble
éblouir leur exil aussi nu que l'oubli

VII

La chair close aux confins de planètes extrêmes
croisant dans les échos de ce qui parle en nous
est l'auberge d'un ciel qu'elle aveugle à lui-même
et trompe avec des pleurs qu'il recueille à genoux

Une sœur te cherchant de ses mains sous la terre
se meurt d'êtreindre en toi ce qui divorce aux cieux
ta voix apprend le jour pour ouvrir ses paupières
sur des mers où l'oubli n'ait qu'un chant pour vous deux

FRILEUSES

LE PAPILLON GELÉ

La neige d'un autre âge
qui tombe sur mes pas
arrange un mariage
où le jour seul viendra

languir un jour encore
d'un mal qu'il ne sait pas

Ce qui nous mène ignore
qu'une fois en dix ans
l'absence est près d'éclorre
le coquelicot blanc

où la voix croit se taire
tout le ciel se repent

qu'au jardin de ma mère
chaque étoile à son tour
ferme avec mes paupières
les yeux menteurs du jour

quand la cloche t'appelle
pour enterrer tes jours

Où les couleurs sont-elles
dès que la nuit y voit
Le rouge étend ses ailes
sur le blanc mort de froid

et nul ne dit le nombre
des hivers écoulés

Sur des lèvres où sombre
un papillon gelé
c'est entre une ombre et l'ombre
tout un âge en allé

Le jour qu'un pas efface
sous un ciel fait d'un nom
n'est plus l'homme qui passe
craint l'ombre et s'y confond
mais l'aube sans visage
que son regard sera
dans la blancheur des pages
où la neige est l'image
d'amours qu'on ne voit pas

Sois moins triste on t'écoute
plaider tes maux d'enfant
à l'absente qui doute
du coquelicot blanc

Ton nom ce n'est personne
mais son propre secret
tout le noir qui pardonne
les bois dans un bouquet

**Cueille une fleur de glace
de loin le froid se voit
ce qui brille où tu passes**

Si ce n'était pas toi

CHANTELAINE

I

Dansant sur l'herbe tendre
j'ai trouvé mon ami
menant son chien Lundi
qu'ailleurs il allait vendre
et reviendrait m'attendre
avant la fin des jours
j'ai pris ces chrysanthèmes
et je les couds moi-même
sur la robe qu'il aime
pour ressembler au jour

Va jour et jour font deux
souris au plus heureux
qui te fait si jolie
avant qu'il ne t'oublie
pour fleurir dans tes yeux

II

Pleurant à ma fenêtre
à l'aube d'un mardi
j'ai voulu pour mari
l'amour qui fut mon être
mais ne sais le connaître
avec mes yeux déserts
dans son char d'hirondelles
quand il cherche avec elles

le cœur le plus fidèle
pour y pleurer la mer

Jour et jour ont fait deux
mais tu vivras pour eux
ton ombre les marie
de peur qu'ils ne te fuient
en te volant les yeux

III

À la messe des cendres
où revient mon ami
j'ai porté mercredi
mon cœur pour le lui rendre
comme il n'a pu le prendre
l'ayant trouvé trop lourd
chez moi je le rapporte
entre des doigts de morte
et verse sur ma porte
son poids tremblant de jours

Va jour et jour font deux
souris au plus heureux
qui pleure aussi de naître
pour un bonheur si vieux
qu'il trembla d'apparaître
et meurt de ce qu'il veut

BLANCHEVOLE

Qu'un vol de chauves-souris
amasse aux mains de la morte
le muguet où noir fleurit
le vent qu'il fait sous ma porte

Si blanche d'effacer
les jours qui l'ont suivie
elle attend du passé
trois fleurs pour y bercer
ce qu'endormait la vie

Dans la nuit d'une voix
tout son amour l'appelle
et s'est brisé trois fois
sur une ombre plus belle
où ce qui vécut d'elle
en se taisant la voit

Est-ce un laurier-tourterelle
qu'on ait planté pour des rois
et qui fleuri sans leur plaire
rende sa flamme à la terre
où l'on l'embaume avec toi

Toute une nuit où te taire
les baisers les pariétaires
ne sont pas les fleurs d'ici
ferme tes yeux de souci
dans le bouquet de paupières
qu'achève aux mains de la terre
le vol des chauves-souris

Ne m'apprends rien du silence
que mon plus beau jour te doit
s'il a passé l'espérance
pour être seul avec toi

Qu'il fit froid ce mai dimanche
attelé d'un cheval noir
qui tirait le lit de planches
où tu tendais pour me voir
le bouquet de tes mains blanches

ENVOI

**Puisse en l'attente qu'il endure
Mon cœur las de vivre à demi
Mourir d'entendre le murmure
Qui tient ce qu'il aime endormi**

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

<https://ebooks-bnr.com/>

en novembre 2021.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Sylvie, Marie B., Isa, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Bousquet, Joë, *La Connaissance du Soir*, Paris, Gallimard (nrf), 1947. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *La nuit tombe sur le village*, a été prise par Laura Barr-Wells.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.